

—Soit, dit le prêtre, vengez-vous, vous avez souffert pendant une longue vie ; la mort approche, vous aurez votre vengeance, mais ensuite, l'enfer pour toujours... Un mot, un seul mot de pardon... et le ciel.

—Oh ! dit le moribond, je l'ai assez aimée, je l'ai assez haïe pour souffrir l'enfer avec Elle.

Puis, tirant de ses doigts amaigris un anneau, il me le remit avec une lettre en me disant :

—C'est pour Elle, en les lui donnant, dis lui que je la mau...

—Arrêtez, dit le prêtre. Le Dieu que j'ai reçu ce matin, le Dieu mort en croix pour expier le crime de la première femme, ce Dieu vous ordonne de pardonner...

—Non... point de pardon... dis lui que je...

Le prêtre dévoila brusquement un long crucifix.

—Dis-lui que je pardonne ! s'écria le moribond.

C'était trop, cet effort l'avait épuisé... le moribond retomba sur le lit, l'agonie commençait.

Nous tombâmes à genoux, le prêtre récitait la prière des agonisants, et lorsqu'il prononça ces terribles paroles : "Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom du Père..." Alors on vit un spectacle étrange. Le moribond se dressa sur son lit, ses yeux reprirent leur éclat, ses bras s'élevèrent vers le ciel et il s'écria d'une voix forte : "Au commandement, obéissez !" et il retomba sur le lit. Il était mort.

.

Je me suis rendu à l'hôpital pour accomplir la dernière volonté du vieux Sorcier. Ida était morte depuis quelques jours.

J'ai brûlé la lettre mais j'ai gardé l'anneau

MATHIAS F..

Montréal, décembre 1888.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur du MONDE ILLUSTRÉ.

Oserai-je implorer votre impartial jugement sur une cause qui menace de prendre des proportions alarmantes.

Dans le numéro 237, de votre intéressant journal, on voit une judicieuse nomenclature des caractères des jeunes femmes nées dans les différents mois de l'année, et, chose tout à fait singulière, on ne compte que onze mois dans cette curieuse année.

Certes, monsieur le Directeur, vous faites des jalouses, et je connais maintes jeunes filles qui sont encore à se demander ce que sera une jeune femme née en mars, ce mois des vertus chevaleresques.

Avec votre affable galanterie habituelle, monsieur le Directeur, je me flatte que vous voudrez bien penser un peu aux filles d'Eve nées dans ce beau mois.

Bien à vous,

IRENE.

Du Taillis, 30 novembre 1888.

N. B.—Au nom de la direction, toujours empressée de satisfaire jusqu'aux moindres désirs des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, quand la chose est en son pouvoir, au nom du premier directeur, M. Léon Ledieu, encore absent, et à la galanterie duquel notre correspondante fait une allusion qui l'honore, au nom de la vérité intégrale, enfin, qui la réclame, nous nous empressons de condescendre à la suggestion gracieuse qui nous est faite ci-haut. Voici donc, pour rétablir dans son état normal cette pauvre année qui, privée par un malencontreux oubli d'un de ses douze mois, a trouvé, dans notre aimable correspondante, un avocat si convaincu.

"La jeune femme, née en mars, sera vive, légère, inconséquente, un peu affolée de bruit et de succès : ne fuyant ni ne cherchant le mariage."

A ces observations du physiologiste, nous nous autorisons à joindre les notes suivantes : "Dotée d'un noble caractère et d'une belle âme, la jeune femme, dont l'impétueux Mars aura vu la naissance, sera rêveuse, avec un grand fond de poésie, comprenant l'amour sous ses plus beaux aspects, cherchant de l'idéal jusqu'en la réalité ; elle pourra—et c'est à noter—garder assez longtemps un secret. Malgré tout cela, ou mieux pour tout cela peut-être, elle sera apte à faire une excellente ménagère... nos lecteurs se le diront tout bas.

S'il est de fait que les ombres servent à faire ressortir le coloris d'un tableau, nous céderons ce point à la franchise et avouerons candidement que notre héroïne sera, de plus, curieuse quelque

peu, observatrice entre toutes et aimante de l'inconnu... Mais sont-ce bien là des défauts ? Presque non....

Sur ce, que nos lectrices, filles de Mars—sans allusion mythologique—nous veuillent pardonner cet oubli que nous regrettons.

Pour notre charmante questionneuse, merci à elle de son obligeante remarque. Rien ne nous défendait de croire qu'elle n'eût quelque intérêt dans la chose, nous avons jugé bon de compléter les notes de Mars, plus que celles de ses onze frères : nous le lui devons, c'était justice.

Ainsi donc, sans rancune aucune, et qu'on nous tienne compte du vieux dicton : *Mieux vaut tard que jamais*.

JULES DE ST-ELM.

PETITE COMPOSITION

UNE HEUREUSE CONTRARIÉTÉ



ALDEBERT aimait Albine... D'où venait cette franche et sincère amitié ? Je n'en sais trop rien, ou plutôt on peut le comprendre aisément.

La charmante Albine, avec ses dix-huit printemps, souriait à l'existence. Tout était pour elle joie et bonheur du cœur. Le jour, on la voyait parcourir la prairie avec ses compagnes, cueillant des fleurs aux éclatantes couleurs. Avec ces fleurs, elle tressait des couronnes. Le soir, on voyait la jeune fille s'acheminer tranquillement vers l'église de son village ; là, elle déposait quelques fleurs sur l'autel de la Madone ; puis s'agenouillant, elle priait longtemps, bien longtemps. Que disait elle dans sa prière ? que demandait elle ?... A la voir prier avec tant de ferveur, on devait comprendre que sa prière était pu e comme son chaste cœur.

Sans vouloir se l'avouer, un jeune homme avait été frappé par les charmes et les bonnes habitudes d'Albine. Il l'aimait dans sa démarche humble et modeste, dans sa jeunesse souriante et pleine d'espérance. Aldebert, car c'était son nom, ne pouvait oublier le visage pur et souriant de la jeune fille. Quand elle passait près de sa demeure pour aller à l'église faire sa prière du soir, il laissait là son travail et la suivait des yeux.

Un jour, cherchant l'occasion de connaître celle qui l'avait frappé d'une manière si étrange, Aldebert se rendit à l'église. Quelques instants après, la jeune fille, fidèle à ses pieuses habitudes, franchit à son tour le seuil du saint parvis et vint s'agenouiller à la place accoutumée. Là, il la vit prier longtemps et avec effusion de cœur...

La jeune fille venait à peine de quitter l'église, et le jeune homme s'aperçoit, non sans plaisir, qu'elle a oublié son livre de prières. Aussitôt, s'emparant du précieux dépôt, Aldebert s'empresse d'aller le lui remettre. Bientôt il a rejoint Albine, et, l'abordant doucement, il lui dit :

—Excusez, mademoiselle, je crois que vous avez oublié ce livre dans l'église, et pensant vous rendre un service, je viens vous l'apporter.

—Grand merci, répondit la jeune fille timide, je vous suis très reconnaissante.

—Ce n'est rien, ajouta Aldebert, permettez-moi cependant de vous accompagner jusqu'à votre demeure.

—Volontiers, reprit Albine, cela me fera plaisir...

La conversation s'engage, se continue jusqu'à la résidence de la jeune fille. En se quittant, ils se disent au revoir...

Le jeune homme était heureux. Son cœur battait fort, et, à le voir, on distinguait sur ses traits un sourire de bonheur, qu'il est quelquefois donné aux pauvres mortels de ressentir ici-bas.

Quelques jours se passèrent ainsi. Enfin Aldebert, n'oubliant pas la gracieuse invitation de la jeune fille, se décide à faire visite à celle qui, depuis longtemps, était l'objet de ses pensées et de son amitié. Il fut reçu à cœur ouvert. Albine et son aimable famille se montrèrent d'une prévenance délicate à l'égard du jeune homme.

Il répéta souvent ses charmantes visites, qui étaient pour lui des moments d'inexprimable bonheur. Les heures coulaient heureuses et trop tôt sonnait le moment du départ.

Il semblait s'être formé entre Albine et Alde-

bert, du moins c'était la pensée et le désir de celui-ci, une douce communication d'amitié. On devait se croire fait l'un pour l'autre. Ces deux cœurs battaient à l'unisson devaient se comprendre et s'aimer d'un amour bien ardent et bien pur. On devait prier l'un pour l'autre. Mais, hélas ! les joies de ce monde sont courtes !... Pauvre Aldebert !...

C'était par une belle matinée du mois d'octobre, le soleil dardait ses rayons sur les arbres à moitié dépouillés de leur riche feuillage : les oiseaux égrenaient dans les airs une chanson de départ pour un climat plus hospitalier. Aldebert marchait seul et pensif dans le chemin désert qui conduit à la montagne, où il se dirigeait dans ce moment, afin d'être plus seul et de donner libre cours à sa douleur. Le pauvre jeune homme venait d'apprendre qu'Albine, sa bien-aimée, devait, dans quelques jours, quitter la paroisse pour aller s'enfermer dans un couvent... Il pleurait amèrement, le bon jeune homme, et ses larmes con-oiaient son cœur endolori... Il revint tard de la montagne, cachant à tous le sujet de sa douleur...

Dans sa peine amère, Aldebert se rappelle que la prière est puissante pour apporter au cœur le baume de la consolation. A son tour, tous les jours, il allait prier à l'église de son village. Il en revenait plus fort et plus consolé... Enfin, il comprit le beau et noble sacrifice d'Albine, et il demanda au ciel la grâce de s'arracher lui-même au monde et de s'enfermer dans la retraite. Sa prière fut exaucée...

Aujourd'hui, Aldebert s'est donné généreusement à son Dieu. Il est bientôt prêtre du Seigneur...

Aldebert et Albine sont dans la retraite, tous deux au service de leur Maître... Du moins, ils se comprendront dans la prière, et plus tard ils se reconnaîtront dans les parvis célestes, où ensemble, comme deux anges de douce prière, ils chanteront un cantique de reconnaissance à leur divin Créateur.

Sault-au-Récollet, 1888.

POMÉLIA.

SCIENCE AMUSANTE



LA ROTATION DE LA TERRE

Voulez-vous donner à un enfant une idée exacte du mouvement de notre planète, qui tourne sur elle-même en tournant autour du soleil ? Rien ne sera plus facile, lorsqu'on servira les œufs à la coque. Humectez légèrement d'eau le bord de votre assiette, et posez dessus le petit bout de la coquille que vous venez d'enlever à l'œuf et qui représentera la terre. Inclinez légèrement l'assiette et vous verrez la coquille prendre un rapide mouvement de rotation sur elle-même. Le ménisque liquide formé entre elle et l'assiette l'empêche de s'échapper au dehors, par suite de la cohésion, et, en manœuvrant convenablement l'assiette, dont le centre sera le soleil, vous en ferez décrire tout le tour à votre petit morceau de coquille, qui n'aura pas cessé de tourner sur elle-même. Inutile d'ajouter que pour compléter la démonstration, vous pourrez, à l'aide d'un peu de jaune de votre œuf, tracer avec la cuiller à café un rond jaune figurant le soleil, sans oublier les rayons d'or chers aux poètes.

La causerie est une libre promenade en pleine campagne : ou elle n'a point de but, ou elle aime à s'égarer des routes et des avenues qui y conduisent. —BACON.